





LE VOYAGE  
D'ANNA

Henri Gougaud est né à Carcassonne en 1936. Lauréat de la bourse Goncourt de la nouvelle en 1977, il partage son temps d'écrivain entre les romans et les livres de contes.



Henri Gougaud

LE VOYAGE  
D'ANNA

R O M A N

*Éditions du Seuil*

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-02-116029-1  
(ISBN 2-02-037511-7, 1<sup>re</sup> publication)

© Éditions du Seuil, avril 2005

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

J'ai parlé du paradis  
qui n'est pas fontaine de vin ni nuée de houris  
mais voyage perpétuel.  
J'ai parlé de la résurrection  
qui n'est pas sortie de la tombe au son de la trompette  
mais tout ce qui dans cette vie bouleverse et ravit.  
J'ai parlé de l'amour  
qui n'est pas lien mais ivresse,  
et du désir qui est envié du soleil,  
car il porte en son feu les neuf sphères célestes.

Elisabeth D. Inandiak  
*Centhini, épopée mystique et érotique de Java.*

L'aventure d'Anna Marten est librement inspirée d'une nouvelle  
de Bertolt Brecht, «Le Cercle de craie augsbourgeois»,  
parue dans ses *Histoires d'almanach*.



# 1

Le 8 novembre 1620, à Prague, sur la place du Marché aux Foins, Anna Marten fit pour la dernière fois de sa jeune vie ses emplettes maraîchères à l'étal d'un jardinier qui lui piquait délicieusement le cœur quand son regard rencontrait le sien. Il lui fit un clin d'œil et lui murmura, comme à l'ordinaire, en effleurant sa main :

– À demain, mademoiselle Anna.

Elle lui répondit :

– Si Dieu veut.

Elle se renfonça dans le brouillard du crépuscule.

Des lanternes, çà et là, éclairaient fugacement une foule de fantômes frileux. Des femmes, le châle serré au cou, des chariots, des cavaliers égarés sans cesse apparaissaient et s'effaçaient dans l'épaisseur de la grisaille. Sous le vague halo d'un brasier suspendu à l'enseigne d'un estaminet des hommes palabraient fiévreusement. Un grand guenilleux aux sourcils touffus sortit soudain de la taverne, une torche dans chaque poing. Il les fit tournoyer au-dessus de sa tête, ploya en arrière, se retint au mur, s'en revint en avant, brailla un début de chant guerrier puis se mit à haranguer les

gens qui s'écartaient de lui. Il leur dit qu'il savait. Il se tut après ce mot et le laissa peser en frappant sa poitrine, sans souci du feu de ses torches qui illuminait sa face et crépitait dans sa barbe. Il injuria ceux qui hésitaient à l'approcher. Il railla leur misère et leur résignation aux incomparables malheurs qui leur viendraient bientôt dessus. Nul ne s'en offusqua. Il amusait comme les fous amusent, il effrayait comme les dieux effraient. Il dit à nouveau qu'il savait. Des gens devant lui s'arrêtèrent. Il fit encore silence et contempla, satisfait, le demi-cercle de visages qui maintenant l'entouraient.

Hors les murs de la ville, sur la Bila Hora, la Montagne Blanche, l'armée catholique du duc Maximilien avait tout le jour combattu les troupes des protestants de Bohême. Vers midi on avait appris que les cosaques polonais, chevauchant les rênes entre les dents, s'étaient taillé une route de tripaille et de sang au travers de la cavalerie calviniste, puis la rumeur avait couru d'une contre-offensive peut-être décisive. À ceux qui attendaient qu'il parle, le fou dit, d'un air de triomphe prophétique, que le diable était sorti vainqueur de la bataille, qu'il était aux portes de la ville, que ses cohortes aux armures cornues caracolaient sur des scorpions géants, des centaures et des ânes venimeux. Quelques voix lui demandèrent si ces démons étaient catholiques ou protestants. Il balaya la question d'un coup de torche dans l'air et brailla que Prague ne serait bientôt plus qu'un amas de boue, de ronces, d'insectes et de reptiles. On l'admit sans guère s'étonner. On insista pourtant. On voulait savoir quelles bannières brandissaient ces envahisseurs. On le pria donc de dire de quel parti il était, espérant apprendre ainsi la religion de ses infernaux

ennemis. Il se raidit, la mine noble. Il lança au-dessus des têtes, avec une fierté d'ivrogne :

– Je ne suis ni de Dieu ni du diable. Je suis.

Il ajouta que ce verbe seul, définitivement intransitif, suffisait à combler sa vie. On haussa les épaules. On se détourna. On s'en revint à la brume.

Anna traversa la foule des badauds à l'instant où elle se défaisait. Le prophète la suivit, les torches hautes, en singeant le galant. Elle se retourna vivement, le repoussa d'un coup de son panier, courut, jeta un œil par-dessus l'épaule, le vit harceler d'autres gens. Elle descendit vers le fleuve par une ruelle étrangement déserte et silencieuse après l'effervescence de la place. Elle entendit les voix d'un homme et d'une femme derrière des volets mal clos. L'envie la prit de s'arrêter pour écouter ce qu'ils disaient, mais une porte battante quelque part dans le noir lui fit presser le pas. Sur la rive de la Vltava elle retrouva l'infini des brumes. Elle traversa le pont derrière un gros moine aux pieds nus qui chevauchait une mule. Au-delà du claquement tranquille de ses sabots lui parvint par bouffées une lointaine rumeur de foule ivre, peut-être de bataille, peut-être de bière et de vin. Elle aperçut un feu errant dans le courant du fleuve. Un autre le rejoignit. Ils disparurent ensemble sous l'arche du pont. Elle se dit qu'enfin il allait se passer quelque chose, que les prochains jours seraient cruels, stupéfiants, fiévreux, débridés, bref d'une terrible et magnifique nouveauté. Peut-être nourrirait-elle des blessés dans le salon bouleversé de son maître, Josef Hanusak, le plus riche des teinturiers de Prague. Peut-être serait-elle libre de sortir le soir dans la cohue des flambeaux populaires, de parler à des inconnus, de

leur dire : « Hier encore, j'étais servante. » Peut-être dans quelque échauffourée son maraîcher la prendrait aux cheveux pour lui baiser la bouche, puis il l'entraînerait à l'écart du monde dans la bruine du bord du fleuve. Alors elle oserait lui avouer qu'elle était une enfant trouvée. Il répondrait : « Oui, par moi. » Et ils riraient ensemble.

Au-delà du pont la mule prit un autre chemin que le sien. La rumeur de la foule en armes était maintenant plus distincte. Il lui vint à l'esprit que l'on pillait sans doute aux portes de la ville. Elle traversa le jardin de la maison Hanusak, bondissant de pierre en pierre pour ne point s'embourber, reprit souffle, rajusta sa coiffe et bravement poussa la porte de service.

On ne peut imaginer son propre destin. Il demeure invisible même à la lumière des songes. Anna Marten le rencontra dans cette demeure cossue des bords de la Vltava au lendemain de la bataille de la Montagne Blanche, que remportèrent les troupes catholiques de Maximilien de Bavière.

Josef Hanusak n'était pas protestant. Il était ce que sa teinturerie exigeait qu'il fût, honnête mais batailleur face à ses fournisseurs et prompt à cultiver d'aimables connivences avec ses clients de haut vol. Or (« qu'y puis-je ? » disait-il), la plupart étaient calvinistes. Comme Anna ravivait le feu dans la cheminée de la cuisine, elle l'entendit derrière la porte du salon marcher de long en large et répondre vivement à son vieux valet Josukas (elle le reconnut à ses toussotements) qu'il n'avait, lui, maître Hanusak, aucune raison de fuir, qu'il ne s'était en rien, Dieu garde, conduit en hérétique, qu'il était honorablement connu à l'évêché et qu'en toute hypothèse il n'était pas homme à renoncer à ses biens, après tant d'années de labeur et de soucis, par crainte d'une poignée de pillards allemands débridés par l'ivresse de la victoire, d'autant qu'il suffirait probablement de quelques pièces d'or, en cas de nécessité, pour que ces pétardiens lui viennent lécher les mains.

Anna étendit son châle dans la chaleur de l'âtre. Popelka, se dit-elle, aurait dû être à ses fourneaux. Ce n'était pas son habitude de s'absenter à cette heure du soir. Dans le salon, Josef Hanusak bougonna :

– Évidemment, tout serait différent si la mer était à nos portes. Nous pourrions embarquer avec la maisonnée. L'Orient, Alexandrie, l'Égypte ! Je hais Prague.

Elle en oublia son inquiétude de se voir seule à la cuisine, sourit rêveusement au feu qui flambait haut, imagina son maître à la fenêtre. Quand il parlait de la mer, il regardait toujours le ciel. Elle aimait d'amitié secrète sa passion déraisonnable pour le grand large, qu'il n'avait jamais vu, et son désir inaccessible de posséder des bateaux familiers des chemins de l'Inde et des ports d'Arabie. Il ne s'habillait que de vêtements bleus, en hommage à ses rêves. Elle en était intimement émue. Elle n'avait rien trouvé d'autre à répondre à sa sœur, un jour, pour excuser cet homme que son ombrageuse parente accusait de n'avoir aucune considération pour ses domestiques. « Il s'habille de bleu par amour de la mer. » De l'autre côté de la porte Josukas, qui chevrotait, fit une remarque inaudible. Maître Hanusak lui répondit violemment :

– Ils n'oseront jamais.

Il se trompait.

Le pillage commença la nuit même de la victoire catholique. À l'aube, il y eut une accalmie. On crut la paix acquise. Vers le milieu de la matinée, des bandes d'enfants vifs comme des hirondelles annoncèrent aux seuils des portes hâtivement entrouvertes que les Allemands et les Polonais de l'armée impériale ravageaient les belles demeures de la rue Royale, et qu'ils avaient massacré quelques notables protestants dont ils crièrent les noms, de loin en loin. On s'efforça de croire à un sursaut de fièvre. À midi, le fleuve charriait de lentes processions de cadavres et de débris de meubles. Personne ne vint en informer ceux de la maison Hanu-

sak, car ce fut vers cette heure-là qu'une troupe de soldats armés de piques et de haches parut tomber du ciel au sommet de la rue.

Popelka la cuisinière s'était enfuie la veille au soir. Le vieux Josukas, dans la matinée, s'en était allé emprunter une malle à son fils, qui tenait boutique de cuirs près de la cathédrale Saint-Guy. Il n'en était pas revenu. Josef Hanusak sortit sur le pas de sa porte. Il faillit être renversé par la ruée de gens, d'ânes et de chariots qui se pressaient vers les jardins du faubourg. Il tenta d'agripper des bras, des vestes, hurla qu'il fallait s'en retourner et s'enfermer chez soi. On ne l'entendit pas. En haut de la rue montaient des nuages, mais le soleil dans le pan de ciel au-dessus des toits éblouissait encore le pavé devant les bottes des soldats. Entre les derniers fuyards et la boutique de l'apothicaire Dionysus dont on voyait fumer les fenêtres, n'était plus que volets battants et maisons désertées. À l'évidence, il devenait urgent de quitter les lieux. Maître Hanusak rentra en hâte et, poussant furieusement les portes devant lui, sortit dans le jardin. Il aperçut les ouvriers de la teinturerie, sur la rive du fleuve, qui couraient vers le Pont Neuf. Il s'en revint, s'arrêta au pied de l'escalier des chambres, cria que l'on se presse d'emplier tous les sacs que l'on pourrait trouver, puis s'en fut au fond du salon vider son coffre et ses tiroirs.

Antonie Hanusak n'avait pas attendu son ordre. Elle était dans son appartement où Anna l'aidait à fourrer pêle-mêle des vêtements et des poignées de bijoux dans des malles partout béantes. L'épouse de Josef Hanusak était une belle femme aux gestes secs, à la voix nette, quoique trop haut perchée. Son père était

plus fortuné que son mari et Dieu merci, lui, parfaitement catholique. Elle s'était discrètement réjouie de la victoire des Impériaux. Elle avait, en l'apprenant, soupiré d'aise et s'était un instant contemplée dans son miroir en rajustant le haut de sa robe. Elle le fit encore pour répondre à son époux qu'elle serait bientôt prête. Elle ne semblait pas vraiment effrayée. Sans doute s'estimait-elle trop respectable pour être frappée par le malheur. Elle dit :

– Où est l'enfant ?

Anna alla se pencher à la rampe de l'escalier. Il babillait dans son berceau, en bas, au milieu du vestibule, et jouait avec une boule de bois suspendue au lustre qui illuminait les peintures du plafond. Antonie Hanusak ne nommait jamais son fils. Elle disait « l'enfant ». Elle se souciait de sa santé, de son bien-être, mais ne le cajolait guère. Elle ne savait pas s'y prendre. Elle semblait embarrassée quand elle le tenait dans ses bras. Elle craignait toujours qu'il ne la mouille.

Maître Hanusak tentait de boucler son sac de cuir trop plein quand les premiers coups de poing ébranlèrent la porte de la rue. Des voix violentes se joignirent à d'autres dans un langage inconnu. Il se redressa, hésita un instant entre l'épouvante et la protestation. Un vacarme soudain de bottes, de ferraillements, de vociférations, dehors, le força à reculer jusqu'à s'acculer contre la cheminée. La troupe de pillards venait de rejoindre son avant-garde. Une pique traversa le volet. Antonie apparut sur le palier des chambres. Son époux la regarda, effaré, comme pour la prendre à témoin de l'injustice qui lui était faite. Elle n'y prit pas garde. Une main sur son chapeau elle dévala les marches en grande hâte, se tourna vers Anna qui ten-



tait de la suivre, loin derrière, et s'empêtrait dans ses gros sacs. Elle lui cria :

– L'enfant !

Ce fut comme un appel d'oiseau dans le fracas des haches qui défonçaient la porte. Madame Hanusak traversa la cuisine, s'arrêta au seuil du jardin, parut ne savoir où aller, se retourna encore et partit droit devant dans un envol de feuilles mortes.

Anna, au milieu de l'escalier, estima d'un coup d'œil ses chances d'atteindre le dehors avant que les premières cuirasses n'aient franchi les débris de bois qui encombraient l'entrée. Elles étaient nulles. Elle lâcha ses bagages, remonta, courut au fond du couloir, gravit l'échelle qui menait au grenier. Sous la charpente à peine éclairée d'une lucarne étaient çà et là des ballots poussiéreux et des amas de tissu fané. Elle trotta, l'œil partout, choisit un tas éloigné de la trappe. Il était bleu comme l'océan bien-aimé de maître Hanusak. Elle s'enfouit dessous. À peine recroquevillée, elle fut prise de tremblements irrépressibles. Les genoux au menton, les mains sur les oreilles, elle dévida un Pater, un Ave puis un chapelet d'autres, s'efforçant de ne rien percevoir que la rumeur de son sang, impuissante pourtant à ne point entendre les grondements qui faisaient frémir le plancher sous son corps. Les fracas de brisures, les effondrements de meubles, les explosions de miroirs la faisaient geindre et sursauter comme sous une volée de coups. Les mots de ses prières se perdirent bientôt en balbutiements incohérents. Elle sombra dans un puits d'images tourmentées, vit son maître, à la proue d'un voilier, cinglant sur une mer naïve d'ex-voto, son maraîcher riant follement dans une brume sulfureuse et lui reprochant de n'être pas venue le voir, sa sœur

noyée dans un torrent de soldats, madame Hanusak, son chapeau envolé, bondissant comme une chèvre dans la lumière du jardin.

Deux moineaux se perchèrent sur le rebord de la lucarne, pépièrent un moment, s'envolèrent. La maison, maintenant, n'était plus parcourue que d'appels et de galops de bottes. Elle dressa la tête, brusquement réveillée. «L'enfant», se dit-elle. Un grincement redoutable, à l'autre bout du grenier, la fit brusquement se renfourir. Elle entendit des voix à hauteur de plancher, le bruit sourd de la trappe entrouverte et presque aussitôt refermée, des pas qui s'éloignaient dans le couloir de l'étage. On ne l'avait pas découverte. Son cœur s'emballa, elle se prit à rire et sangloter, se dit qu'assurément maître Hanusak avait pu s'enfuir avec son fils, que toutes les vies de la famille étaient sauvées et que ces bandits qui semblaient se lasser, en bas, n'avaient fait que des dégâts somme toute réparables. Une averse brève crépita sur le toit. Quand elle cessa, le silence lui parut soudain d'une prodigieuse tranquillité. Les pillards s'en étaient allés.

Elle attendit, le temps de sentir la vie revenue dans son corps, sortit la tête de son abri. Elle avait perdu sa coiffe et ses cheveux s'étaient défaits. Elle les écarta de ses joues, de ses yeux, resta un moment à l'affût, puis s'en vint prudemment vers la trappe en prenant garde de ne pas faire gémir le plancher. Elle la souleva. Le bruit que firent ses vieilles charnières, éraillé, sarcastique, à nouveau affola son cœur, mais au courant d'air froid qui lui vint à la figure elle sut que la maison était partout ouverte et vide. Elle descendit dans le couloir des chambres, s'avança parmi les débris

épars qui encombraient le parquet. Ces lieux tout à l'heure encore paisibles et familiers étaient maintenant abandonnés aux vents et aux fantômes. Les portes étaient abattues, les tentures lacérées, les lits éventrés et renversés, les volets battants. Elle s'arrêta sur le palier, se pencha par-dessus la rampe.

Elle ne vit rien du vestibule saccagé ni du chaos ombreux qui débordait sur le pavé de la rue. Dans la lueur du lustre où se consumaient les dernières bougies le berceau était là, intact. Il lui parut comme une barque tranquillement posée sur les débris d'un naufrage. Au-dessus de lui la boule de bois suspendue brillait, immobile, et sur l'oreiller l'enfant dormait, la tête de côté, la joue luisante et rebondie. Aucun éclat, aucun écroulement, aucune botte, aucune lame ne l'avaient effleuré. Le vacarme ne l'avait même pas réveillé. Anna descendit vers l'humble lumière qui baignait ce miracle. Sans oser le quitter des yeux elle évita les bagages qu'elle avait abandonnés et qui gisaient, éventrés, sur les marches, parvint enfin devant ce cœur du monde épargné par l'apocalypse. Elle s'agenouilla auprès du petit, risqua un doigt tremblant dans la chaleur de son cou. Il eut une grimace agacée, poussa un long soupir, ouvrit les yeux, vit le visage d'Anna penché sur lui, tendit sa main menue à son nez, à sa bouche. Elle la prit, la serra.

– Jan, dit-elle. Oh, Seigneur !

Elle se redressa, regarda enfin autour d'elle. On ne pouvait nulle part s'aventurer sans s'empêtrer dans des décombres. Elle s'avança malaisément jusqu'à la fenêtre. De l'autre côté de la rue la belle demeure du juge Masaryk était en flammes. De rares gens couraient, s'appelaient, s'en revenaient dans leurs maisons

épargnées. Elle ferma les volets, s'en fut tirer ce qui restait de la porte. L'enfant, dedans, poussa un couinement. Elle pensa qu'il avait faim. C'était l'heure de son dîner. Elle s'en revint à lui. « Comment maître Hanusak, se dit-elle, a-t-il pu le laisser là ? » Elle agita la boule de bois au-dessus du berceau, pour le distraire le temps d'aller à la cuisine. Elle espérait y trouver un fond de lait dans un pot rescapé des massacres de vaisselle.

La porte du jardin était ouverte. Elle vit, sur le seuil, un soulier bleu. Elle le ramassa, sortit dans l'herbe. À quelques pas d'elle Josef Hanusak était couché au milieu du sentier, la face contre terre, les bras en croix. Le dos de sa veste était rouge et troué, entre les épaules, d'un coup de lame assassin. Autour tout était paisible. Elle s'approcha du mort, le contourna, se pencha pour regarder sa figure sous la chevelure en bataille. Elle n'en put voir qu'une tempe, une joue livide, un œil ouvert. Elle eut peur, tout à coup, insupportablement. Elle recula jusqu'à s'appuyer au plus proche pommier du jardin. Il s'égoutta sur ses épaules. Elle eut un bref gémissement et s'enfuit éperdue, vers les brumes de la Vltava.



